

August, marginal

Mon frère August donna de bonne heure l'impression que nous n'avions fait que nous le prêter. Rien de ce qu'il faisait ne semblait être le fruit d'une habitude. Il n'avait aucune pratique de rien : ni de l'escalade ou du calcul, ni du rire. Le sentiment de ne séjourner que par erreur parmi nous le dominait ; il ne faisait pas d'efforts pour paraître agréable, aussi avions-nous la conviction qu'il ne faisait pas grand cas de nous et de notre monde.

August attendait des ordres, des menaces et des réprimandes dans des pièces closes ; la peur le poussa dehors. Il sautilla autour de notre maison en décrivant des courbes de plus en plus grandes, flotta dans des quartiers périphériques, survola furtivement des champs avec des corbeaux et des mouettes, monta un matin dans un avion et s'envola dans le ciel

insaisissable — personne ne sut vers où. Lorsque le téléphone fit entendre sa sonnerie stridente, je ne tins pas le combiné près de mon oreille, mais je compris qu'une voix m'instruisait en quelques mots de la fuite d'August. J'informai mes parents de ce qui était arrivé et remarquai que maman retirait sa montre de son poignet et relevait ses lunettes de son nez, comme si elle ne se souciait plus des heures et des images. L'obscurité s'épaississait ; mais peut-être d'assez hauts remparts assiégeaient-ils la ville, et je vis par la fenêtre des feuilles courbées ramper sur l'asphalte. Papa, confus, déclara : « Il a toujours été différent. » Déconcertée, je regardai les pieds de lion d'un fauteuil qui se dressait, prêt à bondir, dans le coin de la chambre. Je pensai à maman et à ce qu'elle avait raconté de sa mère : « Elle a vu un fauteuil de grand-père chez un antiquaire et ne l'a pas acheté parce que grand-père était mort, et puis elle l'a quand même acheté et y a assis son mari. »

Je me souviens qu'en tant que garçon, August venait de temps en temps me voir et essayait de communiquer quelque chose. Un jour, il a dit : « Je le sens parfaitement : cette fois, la nuit est à l'intérieur. » Un autre jour, il était debout à côté de moi dans le vestibule de

notre appartement et regardait une affiche de théâtre que j'avais collée sur les quatre vitres de la porte qui ouvrait sur la cage d'escalier ; il passa timidement l'index sur la danseuse blanche. Brusquement, l'arrière-plan fut arraché ; quelqu'un avait allumé la lumière dans la cage d'escalier. August pointa le doigt avec horreur sur le cadre noir en forme de croix qui était maintenant visible derrière l'image lumineuse.

Depuis que je suis adulte, je raconte aux gens qu'August habite dans un château au milieu de la forêt — « une forêt mixte », ajouté-je par amour de la précision. Qu'un serviteur époussette les radiateurs blancs dans les hautes pièces et qu'August mange dans un cadre raffiné derrière des rideaux drapés. D'un récipient qui porte l'inscription calligraphiée « Sucre* », le serviteur retire une pincée de sel qu'il saupoudre sur le potage de baies des bois de son maître. August est entouré de cactus et se promène souvent dans une cour intérieure couverte ; un arbre qui peut penser aussi bien avec ses racines qu'avec sa cime pousse à travers une lucarne de la verrière.

Plus mes récits sont détaillés, plus je sens croître ma fierté à propos de ce frère. Je me suis prêté August

* En français dans le texte. (N.d.T.)

pour lui attribuer des habitudes, pour me le rendre agréable. Mais quand je rentre du travail le soir, je me retourne en permanence. Dernièrement, pour ne citer qu'un exemple, j'ai vu un monsieur qui se trouvait à quelque distance et tournait la tête vers moi tout en ouvrant et fermant la bouche. Aujourd'hui, j'ai découvert un homme qui descendait la rue en courant et sifflait d'une manière stridente à travers ses doigts. J'ai voulu crier : « Je n'ai rien fait ! », mais j'ai accéléré le pas, suis entrée précipitamment dans la maison et ai fermé la porte.